

Internationalisation de l'enseignement supérieur au Japon : enjeux et évolutions

Journée Japon
CampusFrance



Par Naoyuki Agawa,
Vice-président de l'Université Keio

La *Kokusaika*, ou l'internationalisation de l'enseignement supérieur japonais, est actuellement au cœur des discussions dans les universités nippones. C'est certainement une cause qu'il est légitime de soutenir. Cependant, pour bien comprendre ce qui motive cette tendance à ce moment précis, il faut d'abord connaître les contextes à la fois historique, culturel et géographique dans lesquels elle s'inscrit, ainsi que certains aspects essentiels de l'enseignement et de la recherche dans les universités japonaises d'aujourd'hui¹.

Une internationalisation inscrite dans un contexte historique

L'enseignement supérieur japonais naît au VII^e siècle dans le cadre de la première vague d'internationalisation. Afin d'apparaître aux yeux du monde comme une nation civilisée et ainsi d'empêcher une domination par la dynastie chinoise des Tang, alors en plein essor, le Japon se lance dans l'apprentissage et l'adoption de presque tout ce que cette civilisation étrangère a à offrir à l'époque, notamment l'enseignement supérieur. Une *Daigaku*, c'est à dire une grande école, conçue sur le modèle chinois est mise en place afin de former les jeunes bureaucrates japonais. Depuis, les universités nippones sont appelées *Daigaku*. Des moines venus de

Chine, d'Inde, du Vietnam et d'autres pays sont également invités au Japon pour enseigner la voie de Bouddha dans les principaux temples du pays. C'est également à cette époque qu'est lancé le premier programme d'échange international. Pendant plus de deux siècles, des centaines de jeunes représentants du gouvernement et de moines japonais partent étudier en Chine, bien qu'ils soient nombreux à périr lors de la traversée des océans sur de petits bateaux primitifs.

Un mouvement similaire est observé au XVI^e siècle, lorsque les prêtres jésuites en provenance du Portugal et d'Espagne débarquent sur les côtes japonaises afin de répandre la foi chrétienne. Des séminaires sont mis en place dans les nombreuses régions où les jésuites enseignent le christianisme, mais également les arts, les sciences et les technologies d'Europe.

Cependant, ce n'est qu'après l'arrivée du commodore Perry et de son escadre de vaisseaux noirs à vapeur² dans la baie de Yeddo en 1853 que le Japon se lance sérieusement dans la mise en place d'institutions et d'universités calquées sur les établissements d'enseignement supérieur européens et américains.

Intro

La collection **REPÈRES** de CampusFrance, dont on trouvera ici le dixième numéro, a pour objet de donner la parole aux "penseurs de la mobilité", en France et dans le monde.

Ce nouveau numéro, édité à l'occasion de la Journée Japon organisée par CampusFrance en décembre 2011, observe plus particulièrement l'internationalisation de l'enseignement supérieur au Japon et la mobilité des étudiants japonais.

1- Étant donné que le terme "internationalisation" a un sens assez large, le terme "mondialisation" est également utilisé dans cet article.

2- Les "vaisseaux noirs" sont le nom donné aux bateaux à vapeur occidentaux par les Japonais au XIX^e siècle. Plus précisément, cela désigne la flotte du commodore américain Matthew Perry qui a accosté en 1853 au Japon et fut à l'origine de l'ouverture du pays après des siècles d'autarcie.

Ce processus s'inscrit dans le cadre des efforts de la nation pour s'internationaliser radicalement pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle, afin de survivre à la concurrence féroce qui se joue entre les puissances coloniales d'Occident. Ainsi, le nouveau gouvernement Meiji invite des juristes français, notamment le juge Boissonade, à venir enseigner le code civil et pénal français aux étudiants du ministère de la Justice nouvellement créé¹. De nombreuses universités publiques ou privées remontent à cette époque. La plupart du temps, elles ont été fondées par des missionnaires venus d'ailleurs ou par des Japonais ayant étudié à l'étranger.

Parmi ces derniers se trouve Yukichi Fukuzawa, qui fonde la première université moderne du pays, Keio Gijuku, en 1853. Il y enseigne les sciences et d'autres matières, tout d'abord en néerlandais puis en anglais. Il se rend ensuite aux États-Unis et en Europe où il apprend beaucoup sur la civilisation occidentale. Il fonde sa propre université générale en 1890 en invitant trois professeurs de l'université de Harvard.

Dans chacun de ces cas et pendant la période d'après-guerre, caractérisée par une très forte influence américaine, le Japon s'est sérieusement lancé dans la modernisation de son enseignement supérieur afin de se hisser aux niveaux internationaux : de nouvelles écoles ont été mises en place, des professeurs étrangers ont été invités et de jeunes Japonais sont partis étudier à l'étranger. Au cours de chaque période, la population a compris que la maîtrise des langues étrangères et des sciences, des technologies et des formes d'art modernes était capitale pour la survie de la nation dans un environnement international en mutation.

En revanche, l'enthousiasme au sujet de la mondialisation de l'enseignement supérieur japonais est curieusement vite retombé chaque fois que l'opinion a estimé en savoir assez sur les autres nations. Les universités ont alors réduit ou interrompu leurs programmes

d'études à l'étranger et renvoyé chez eux, ou parfois même licencié, des professeurs et des ingénieurs non japonais pour les remplacer par des professionnels nippons revenus d'une formation à l'étranger. Ces derniers, dotés de compétences et d'idées nouvelles, ont alors commencé à enseigner les sciences et les technologies occidentales en japonais. Cette situation a réduit le besoin pour les jeunes générations de maîtriser des langues étrangères, ne serait-ce que pour entrer dans un établissement supérieur.

Au cours de leurs périodes de développement et de maturation, les universités japonaises sont restées relativement indépendantes par rapport au reste du monde, voire même isolées. Cette situation a été rendue possible dans ce pays en raison des distances qui le séparaient des autres pôles d'attraction du monde. La nature homogène de la population nipponne et la facilité d'accès à des emplois dans le pays n'ont pas poussé le Japon à internationaliser son enseignement supérieur.

Des établissements supérieurs nippons particulièrement japonais

Les universités japonaises d'aujourd'hui sont le produit de 150 ans (ou d'au moins 60 ans) d'efforts pour mettre solidement en place et entretenir un système d'enseignement supérieur local unique. Après la seconde guerre mondiale, les jeunes Japonais ont recommencé à se rendre en masse aux États-Unis afin d'y apprendre la démocratie à l'américaine. Les forces d'occupation des États-Unis ont vigoureusement tenté de reformer et de rénover en profondeur le système d'enseignement nippon dans son ensemble. Cependant, les universités japonaises ont réussi à conserver intact leur système d'éducation unique qui avait été mis en place avant la guerre. Le seul changement significatif au cours de la période d'après-guerre a été l'augmentation radicale à la fois du nombre d'établissements supérieurs

1- Il est assez émouvant de lire les notes de ces jeunes étudiants prises en français pendant leurs cours dispensés dans cette langue. Elles sont conservées et exposées dans l'ancien bâtiment du ministère de la Justice à Tokyo.

et d'étudiants¹. A part cela, les universités japonaises ont laissé les membres des facultés, majoritairement nippons, enseigner et mener des recherches en japonais sur globalement tous les sujets, à l'aide de manuels conçus et imprimés dans la langue du pays. Cette situation a été encouragée par un corps d'étudiants essentiellement nippons et les universités se sont épanouies dans cet environnement, du moins jusqu'à présent.

Il est clair que la structure actuelle de l'enseignement supérieur japonais n'est pas particulièrement adaptée à l'internationalisation. Dans ce système, il faut maîtriser le japonais pour être à même de suivre les cours. Étant donné que cette langue ne fait pas partie des plus parlées au monde, le nombre d'étudiants capables d'y arriver a toujours été limité. Les cours en anglais pour les étudiants étrangers, qui ont un grand intérêt pour le pays, sont relativement peu nombreux. En outre, si le Japon est un pays très sûr, la vie et les études y sont chères.

Ainsi, les statistiques² indiquent que le taux d'étudiants étrangers par rapport au nombre total d'étudiants dans les universités japonaises est de 3,8%, contre 33,4% en Australie, 27% au Royaume-Uni, 12% en Allemagne et en France et 6,1% aux États-Unis. Ces chiffres indiquent également que dans les établissements supérieurs les plus prestigieux du monde comme le MIT, Oxford et Cambridge, le nombre d'étudiants étrangers avoisine les 30% du nombre total d'étudiants. Ce pourcentage est d'environ 20% à Harvard, 15% à Yale et 7% à UC Berkeley. Ce chiffre est bien plus bas dans le cas des universités japonaises les plus prestigieuses : il est d'environ 3% pour Keio.

Ces établissements supérieurs emploient également de nombreux chercheurs et professeurs étrangers, pour un total de 30% à UC Berkeley, à Harvard et à Yale et 40% à Cambridge et à Oxford. La moyenne japonaise est de 5%. En comparaison, la moyenne chinoise est

de 1% et celle de la Corée du Sud de 2%. Il est donc clair que la plupart des pays d'Asie de l'Est, notamment le Japon, ont un handicap par rapport aux universités où les cours sont généralement dispensés en anglais.

Cependant, il est intéressant de noter que les établissements supérieurs de premier plan de certains pays d'Asie acceptent actuellement un nombre croissant d'étudiants étrangers. En parallèle, le nombre d'étudiants asiatiques présents à l'étranger, notamment en provenance de Chine, de Corée et d'Inde, augmente également très rapidement. Dans ce contexte, la période au cours de laquelle un nombre croissant d'étudiants japonais est parti étudier dans des universités prestigieuses en Europe et aux États-Unis est maintenant terminée. Si ce nombre a connu un pic de hausse en 2004, il ne cesse de décroître depuis. Cette tendance a provoqué des critiques, selon lesquelles les étudiants nippons deviennent de plus en plus introvertis et passifs. En comparaison, les étudiants en provenance des pays voisins, tels que la Chine ou la Corée, sont de plus en plus nombreux dans les universités américaines et européennes, une situation au cœur des préoccupations japonaises.

Regain de vigueur pour internationaliser l'enseignement supérieur au Japon ?

Le Japon n'a pas besoin de s'ouvrir à la mondialisation tant qu'il peut vivre tranquillement dans l'isolement. En 1630, le pays a fermé ses portes à l'Occident et n'a pas senti le besoin de les rouvrir avant 200 ans car il était autosuffisant, épargné par les guerres et par les invasions. Sa population, notamment urbaine, bénéficiait d'un bon niveau de vie pour l'époque et pouvait profiter des arts en plein essor. Ce rayonnement dans l'isolement a volé en éclat à l'arrivée des navires noirs à vapeur.

Au Japon, nombreux sont ceux à estimer aujourd'hui que le pays se trouve dans un contexte similaire et qu'une fois encore

1- Actuellement, plus de 50 % des lycéens japonais continuent leurs études dans un établissement supérieur.

2- Source de l'auteur.

l'internationalisation est nécessaire pour survivre dans le monde contemporain, complexe et concurrentiel. Tous les indicateurs sont là : l'économie du pays ne croît plus, les fondements de son industrie sont en train de s'éroder, la population se contracte et vieillit rapidement et ses voisins sont à présent très industrialisés et en position de concurrence. Les jeunes Chinois, Coréens et Indiens sont motivés, ont fait des études longues et sont de plus en plus tournés vers la mondialisation. Pour comble de malheur, le Japon a été frappé par une triple catastrophe dévastatrice : un séisme, un tsunami et un accident nucléaire.

À la lumière de tous ces facteurs négatifs, presque tout le monde s'accorde à dire que l'avenir de la nation repose sur les épaules des jeunes. Le Japon a besoin de faire éclore une nouvelle génération de citoyens capables d'être concurrentiels dans un monde plus compétitif. Dans cette optique, c'est aux universités qu'incombe la responsabilité de façonner cette génération.

Les établissements supérieurs japonais sont-ils à la hauteur du défi ? Il y a de bons présages et d'autres, moins bons. Commençons par les moins bons. Tout d'abord, le contexte actuel n'encourage pas encore les universités et les étudiants à s'internationaliser. Fondamentalement, les universités japonaises sont tellement fermées à l'extérieur qu'il est difficile de transformer radicalement leur fonctionnement pour le faire correspondre aux standards internationaux. La société n'est pas en effet conçue pour entraîner des professionnels tournés vers l'international. Par exemple, l'examen du barreau, le concours de la fonction publique d'État et le concours de médecine, les trois examens les plus prestigieux du pays, qui sont extrêmement difficiles à obtenir, n'ont pas de module en anglais. Ainsi, étudier une langue étrangère va contre son intérêt si l'on vise l'élite du corps diplomatique en passant le concours de la fonction publique d'État.

L'effondrement de l'économie nippone n'aide pas à mondialiser l'enseignement supérieur du pays. Comme aux États-

Unis et en Europe, des coupes claires sont opérées dans les budgets à tous les niveaux, notamment dans les fonds destinés à l'éducation et à la recherche. Les dons de sociétés et de particuliers sont à la baisse. Les universités ont moins de ressources à consacrer à des programmes internationaux innovants. Le faible nombre d'emplois disponibles après les études inquiète les étudiants et ces derniers rechignent à étudier à l'étranger, au cas où ils manqueraient des occasions d'entretien d'embauche.

Fondamentalement (et dans une certaine mesure cette situation est ironique), malgré de nombreuses incertitudes sur l'avenir de leur pays, les étudiants ne semblent également pas envisager de quitter le Japon. Peut-être qu'ils ne seront jamais très riches, qu'ils ne connaîtront pas une réussite éclatante, mais ils pourront toujours obtenir un emploi au Japon et y gagner leur vie. Ils auront de quoi se nourrir "à la japonaise" et ils n'auront pas besoin de parler une autre langue. Mieux vaut rester chez soi, c'est d'ailleurs plus confortable. Alors pourquoi aller ailleurs ? C'est un choix rationnel.

En parallèle, les récentes catastrophes dévastatrices ont dissuadé des étudiants étrangers qui seraient normalement partis au Japon. En conséquence, leur nombre est à la baisse au moins à court terme. C'est une déception et cela ralentira les efforts pour rendre les campus nippons plus internationaux.

Heureusement, il y a aussi des éléments positifs. Tout d'abord, les universités japonaises sont à l'écoute et ne rechignent pas à la tâche. L'État distribue des aides destinées à promouvoir la mondialisation de l'enseignement supérieur, aidant ainsi les universités à concevoir ou à renforcer rapidement des programmes internationaux. Et cela, malgré une contraction budgétaire généralisée de la part du gouvernement comme des établissements supérieurs. Certains de ces programmes ont pour objet de recevoir et de former un plus grand nombre d'étudiants étrangers sur les campus. Par exemple, c'est peut-être la première fois dans l'histoire de l'enseignement supérieur japonais que quelques universités ont commencé



à proposer avant la licence des cours dispensés en anglais et destinés particulièrement aux étudiants ne parlant pas japonais.

D'autres programmes ont été conçus ou renforcés pour envoyer davantage d'étudiants dans des universités étrangères. Le nombre de programmes d'échanges internationaux avec des établissements supérieurs de premier plan est en augmentation. Il existe de nouveaux programmes universitaires doubles ou communs, notamment avec des établissements européens. Un nombre croissant de programmes courts ou de programmes d'été est accessible aux étudiants dont les finances (ou d'autres raisons) ne permettent pas de passer une année ou un semestre à l'étranger mais qui veulent tout de même étudier dans un autre pays. Les universités japonaises proposent souvent des subventions pour aider les étudiants à aller à l'étranger, parfois grâce à des aides de l'État.

Plus important, une part significative du corps étudiant est (et a toujours été) physiquement et intellectuellement dynamique et curieux. Ceux-ci sont prêts à étudier à l'étranger, si l'occasion se présente. Comparés aux étudiants d'il y a 30 ou 40 ans, ceux d'aujourd'hui sont bien plus ouverts, moins inhibés et plutôt à l'aise dans leurs "interactions" avec des étudiants d'autres pays. Beaucoup ont vécu à l'étranger et parlent anglais ou une autre langue. Ce sont eux qui se lient d'amitié instantanément avec des étudiants français, coréens ou chinois qui bénéficient de programme d'échange. Et la barrière de la langue ou de la culture semble particulièrement amoindrie entre et parmi eux. Ce sont ces jeunes en provenance du Japon ou d'ailleurs qui seront amenés à travailler ensemble, à débattre et à rester amis pour les années à venir. Gageons qu'ils feront du monde un lieu un peu plus sûr et meilleur.

Le Japon n'est pas une île

Dans un tel contexte historique et géographique, il n'est pas réaliste de croire en un Japon multilingue et pluri-ethnique. En effet, le Japon n'est pas

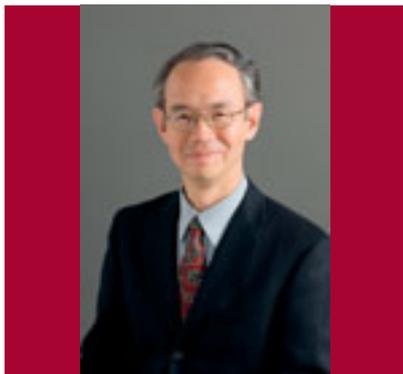
Singapour. Ainsi, le rôle des universités nippones n'est pas d'enseigner exclusivement en anglais. D'un autre côté, il est particulièrement souhaitable et impérieusement nécessaire qu'un plus grand nombre de Japonais jouent un rôle plus important et déterminant sur la scène internationale, au niveau politique, dans le commerce, dans l'enseignement supérieur, dans les arts ou dans d'autres domaines. C'est là que les universités ont un rôle à jouer : elles peuvent offrir aux étudiants des occasions d'étudier à l'étranger. Elles ont simplement à les pousser doucement, pour agrandir leur horizon. Ensuite, les étudiants prendront les choses en main.

En outre, le Japon a encore beaucoup de choses à offrir aux étudiants étrangers. Le pays a de l'expérience et du savoir-faire dans de nombreux enjeux internationaux, comme le vieillissement et la diminution de la population, les réformes en matière de santé et de protection sociale, l'économie d'énergie, la protection environnementale ou encore la sûreté nucléaire. Dans ces cas aussi, les établissements supérieurs experts dans ces domaines ont beaucoup à offrir aux jeunes étudiants et chercheurs. Les *anime*¹ et la culture pop ne sont pas les seules choses à étudier au Japon.

Dans tous les cas, les universités seront capables de faire du Japon un pays plus ouvert, diversifié, porté sur l'international et productif. La nation a besoin de faire ces efforts pour demeurer un membre productif et fiable de la communauté internationale.

Un poète anglais, John Donne, a écrit dans l'un de ses poèmes les plus connus : "*Aucun homme n'est une île, un tout complet en soi. Tout homme est un fragment du continent, une partie de l'ensemble*". Le Japon est une île et fier de l'être. Mais au sens où l'entend John Donne, le Japon n'est pas une île. Aucune université ou aucun étudiant du Japon, n'est et ne devrait en être une. Peut-être est-ce ce que nous devons instiller dans les cœurs et dans les esprits des jeunes et ambitieux étudiants. Comme John Donne l'a très justement dit, nous faisons tous partie du genre humain.

1- Anime est le terme utilisé pour désigner les films d'animation en provenance du Japon.

Naoyuki Agawa

Naoyuki Agawa a obtenu en 1977 son diplôme de l'école des Affaires étrangères de l'université de Georgetown, à Washington, où il est arrivé en 1975, après son départ de l'université Keio. Il entre ensuite chez Sony Corporation à Tokyo, dans le domaine du commerce international et de la propriété intellectuelle.

Il a aussi étudié le droit au Centre juridique de l'université de Georgetown, d'où il sort diplômé en 1984. Trois ans plus tard, il entre chez Gibson, Dunn & Crutcher et travaille à Washington et à Tokyo jusqu'en 1995. Tout en continuant d'exercer pour le compte de la société Nishimura & Partners à Tokyo, Naoyuki Agawa rejoint l'université Keio en tant que professeur en 1999 pour enseigner le droit constitutionnel et l'histoire des États-Unis. En août 2002, il est nommé ministre des Affaires étrangères à l'Ambassade du Japon de Washington D.C. et ne revient à Keio qu'en avril 2005. Il est élu doyen de la faculté de sciences politiques et de gestion de l'université Keio et reste en poste entre juillet 2007 et juin 2009, date à laquelle il devient Vice-président de l'université. Il est alors responsable des relations internationales, du SFC et de la Keio *High School* à New York.

Naoyuki Agawa a notamment publié *The Birth of an American Lawyer* (Naissance d'un avocat américain), *To America with de Tocqueville* (Vers l'Amérique avec Tocqueville), *The Friendship on the Seas: the United States Navy and the Japan Maritime Self-Defense Force* (Amitié sur les mers : la marine américaine et la force maritime d'autodéfense japonaise), *Have You Found America?* (Avez-vous trouvé l'Amérique ?), *American History through the United States Constitution* (L'histoire des États-Unis par sa Constitution) et *2520 Massachusetts Avenue*.

Naoyuki Agawa a reçu le prix Yomiuri-Yoshino Sakuzo pour son ouvrage *American History through the United States Constitution*, en 2005. Il a enseigné et donné des conférences dans plusieurs institutions et universités, notamment à l'université de Yale, à l'université de Harvard, au *Council on Foreign Relations* de Chicago et de Los Angeles, à l'université de Kyoto, au ministère japonais des Affaires étrangères, au ministère japonais de la Défense et chez Mitsubishi Corporation.

Directeur de la publication

Gérard Binder, Président du Conseil d'administration

Comité de rédaction

Béatrice Khaïât, Directrice déléguée, Justine Martin, Chargée de mission, Claude Torrecilla, Responsable de la communication

Edition

Claude Torrecilla
claude.torrecilla@campusfrance.org

Texte traduit de l'anglais.

CampusFrance remercie vivement Fabien Roudier, Responsable de l'Espace CampusFrance de Tokyo, qui a contribué à l'édition de ce texte.

Réalisation : Signature Graphique - Paris

Impression, diffusion : Graphoprint - Paris

Agence CampusFrance

79 avenue Denfert-Rochereau
75014 Paris
Tél. : 01 53 63 35 00

Les Repères CampusFrance sont imprimées sur papier PEFC-FSC issu de forêts gérées durablement.

Décembre 2011

ISSN 2117-8569

